

HALLIDAY, Fred. *Rethinking International Relations*.
Vancouver, UBC Press, 1995, 304 p.

Stanislav Kirschbaum

Volume 27, Number 3, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/703636ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/703636ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Kirschbaum, S. (1996). Review of [HALLIDAY, Fred. *Rethinking International Relations*. Vancouver, UBC Press, 1995, 304 p.] *Études internationales*, 27(3), 678-680. <https://doi.org/10.7202/703636ar>

veille avec tous les outils et concepts métathéoriques dont il a besoin, y compris ceux issus de la philosophie des sciences.

Comme la perfection n'est pas de ce monde, le lecteur détectera néanmoins aussi quelques faiblesses. En premier lieu, le problème méthodologique de l'exemplification : pour la majorité de ses brillantes démonstrations théoriques, Neufeld a choisi de recourir à l'exégèse d'un (seul) auteur censé représenter tout un courant de pensée (p. ex. Morgenthau, Campbell, etc.) ; bien que légitime, ce stratagème prête trop facilement le flanc à la critique qui peut, tout aussi légitimement, insinuer que Neufeld a à chaque fois simplement choisi l'exemple le plus commode pour sa démonstration. Deuxièmement, le style normalisé de la thèse doctorale anglo-saxonne fait que le lecteur est confronté à de nombreuses répétitions dans l'argumentation, ce qui, au demeurant, risque de provoquer l'exaspération que des seuls non anglo-saxons.

Le reproche principal que l'on peut – et que l'on doit – adresser à l'auteur se rapporte à son traitement des théories « critiques » anglo-saxonnes : il y inclut non seulement le courant néo-gramscien (Gill, Law, etc.) et le courant féministe (Sylvestre, Zalewski, etc.), mais également le postmodernisme. Que le côté déconstructiviste de ce dernier ait contribué à la mise en crise du positivisme ne fait pas l'ombre d'un doute. Mais de là à lui octroyer le statut d'une théorie critique, il y a un pas que franchir signifie tout simplement négliger l'unité épistémologique fondamentale de la déconstruction et de la (re)construction. Alors que par ailleurs il se

réclame sans cesse de l'École de Francfort, l'auteur n'a ici, pour une fois, visiblement pas tenu compte des pages décisives et plutôt dévastatrices que ses tenants actuels (les Habermas, Frank et autres Honneth) ont publiées sur l'idéologie postmoderniste. Il serait souhaitable que Mark Neufeld s'explique sur cet « oubli » (par exemple dans un article), afin que les idées défendues dans cet ouvrage incisif et salutaire puissent pleinement jouer leur rôle dans la poursuite, puis le dépassement du « troisième débat ».

Klaus-Gerd GIESEN

Université Catholique de Louvain, Belgique

Rethinking International Relations.

HALLIDAY, Fred. Vancouver, UBC Press, 1995, 304 p.

La chute du communisme en 1989, suivie de la disparition du bloc soviétique, la dissolution de l'URSS et la fin du monde bipolaire ont bouleversé l'ordre international qui existait depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Cette réorganisation de la société internationale a inévitablement entraîné dans son sillage une remise en question des théories en relations internationales qui avaient cherché à expliquer la dynamique des relations non seulement entre les deux superpuissances qui dominaient la politique internationale d'après-guerre, mais aussi entre celles-ci et le reste du monde. Les travaux de moult auteurs des deux côtés de l'Atlantique ont produit une littérature à la fois contradictoire et riche, issue des chapelles et des écoles dont les ouvrages principaux sont plus ou moins obligatoires aujourd'hui dans les cours d'introduc-

tion aux relations internationales. Le livre de Fred Halliday est un brillant exposé de cette littérature mais aussi un appel à un nouvel agenda de recherche dans le domaine pour expliquer les changements survenus depuis 1989 et les défis de l'avenir.

L'ouvrage est divisé en onze chapitres qui examinent à tour de rôle non seulement les théories principales, mais aussi le rôle et l'importance de l'État, de la société, de la femme (et aussi du féminisme) et des révolutions dans ces théories. Le cinquième chapitre examine la question de la société internationale comme entité homogène alors que deux autres chapitres étudient la signification de la guerre froide et de la dissolution de l'Union soviétique pour notre compréhension des relations inter-étatiques actuelles. Les deux derniers chapitres se penchent non seulement sur l'après-communisme et la fin de l'histoire annoncée par Francis Fukuyama, mais aussi sur l'avenir du domaine.

Halliday examine les quatre théories principales qui dominent dans la littérature : le réalisme anglais, le behaviorisme américain, le néo-réalisme et le postmodernisme. Chaque théorie fait l'objet d'une présentation, mais aussi d'une excellente critique méthodologique. De plus, l'auteur fait état des ouvrages principaux de chacune et consacre aussi un chapitre à la place du marxisme dans l'étude des relations internationales, chapitre qui est sûr de surprendre plusieurs. Si on peut reprocher à l'auteur d'être parfois un peu répétitif, il n'en reste pas moins que l'exposé de ces différentes théories s'avère une excellente introduction au domaine des relations internationales et des problèmes qu'il connaît.

Les chapitres qui examinent le rôle de l'État, de la société, de la femme et des révolutions sont particulièrement utiles pour comprendre les problèmes méthodologiques que connaît le domaine. Halliday situe non seulement leur importance dans les relations inter-étatiques, mais surtout leur place (ou leur absence) dans les théories principales. Quant à la guerre froide et la dissolution de l'Union soviétique, Halliday indique que ces deux événements, s'ils possèdent une riche historiographie, sont restés néanmoins pauvres théoriquement, c'est-à-dire qu'il y a une carence dans l'explication théorique ; la guerre froide a surtout fait l'objet d'analyses stratégiques. Ce sont ces deux événements qui suggèrent d'ailleurs l'appréciation de la société internationale comme une entité homogène : «La pression internationale pour l'homogénéité a détruit l'Union soviétique : la guerre froide tournait en fin de compte autour de deux concepts différents de la société internationale et elle prit fin parce que, pour des raisons internationales sociales plutôt qu'inter-étatiques, un côté a prévalu sur l'autre.» (p. 97)

Notre monde, est-il vraiment devenu homogène, et quelles sont les valeurs qui le régissent dorénavant ? Comment faut-il entrevoir l'avenir des relations internationales comme discipline autonome ? Si une époque vient de s'achever, et en ce sens il est possible de parler de «la fin de l'histoire», il n'en reste pas moins que dans le sens où le prend Francis Fukuyama, l'histoire n'est pas du tout terminée. Dans son dernier chapitre, Halliday indique que deux questions normatives dominent actuellement la société internationale (homogène) : la

nationalisme et l'intervention. Il note aussi qu'il y a une certaine timidité de la part des grandes puissances à assumer leurs responsabilités pour assurer la stabilité et surtout le maintien du consensus sur certaines valeurs qui se manifeste depuis la fin de la guerre froide. Pour répondre aux défis de notre monde actuel, Halliday propose de «repenser les relations internationales» par l'étude du capitalisme, en particulier son histoire, mais surtout son fonctionnement comme système mondial, examiner ensuite comment différentes agences agissent dans les sociétés ainsi que de façon transnationale, voir le rôle des conflits de tout acabit sur le système international et enfin lancer un débat moral sur des questions qui touchent la communauté internationale: la loyauté, l'identité, la sécurité, l'égalité et la liberté, entre autres. C'est un défi de recherche plutôt riche, pour ne pas dire intimidant, mais qui, si on veut que le domaine se développe, doit être relevé.

Stanislav KIRSCHBAUM

*Programme d'études internationales
York University, Collège Glendon, Toronto*

**Whose World Order?
Uneven Globalization and
the End of the Cold War.**

*HOLM, Hans-Henrik and
Georg SORENSEN (dir.). Boulder,
Westview Press, 1995, 246 p.*

Dans un ouvrage qui se veut à la fois de bilan et de prospective, les différents contributeurs tentent de définir les voies nouvelles qui s'ouvrent dans les relations internationales maintenant que la chute du mur de Berlin a signifié la fin d'un monde.

Pour Georg Sorensen qui nous introduit à la problématique d'ensemble de l'ouvrage, «ce qui a changé» dans le monde depuis la fin de la guerre froide tient à la visibilité du phénomène de globalisation, entendu comme une interdépendance accrue des États et comme une affectation des politiques nationales par des flux transversaux universels. Globalisation inégale, toutefois, que celle qui, dans ses effets, accroît la dépendance de certains États, ceux du Sud, et qui renforce les États qui détiennent les richesses et le pouvoir technologique ou militaire, ceux du Nord. Cependant, plutôt que de s'attacher à théoriser cette globalisation, les directeurs de l'ouvrage ont préféré examiner région par région les effets du nouvel ordre mondial.

Ainsi, pour l'Afrique, qui ouvre l'ouvrage, le nouvel ordre signifie concrètement un élargissement du fossé développemental Nord/Sud, le déclin des idéologies et une influence accrue du FM et des programmes d'ajustement structurel sur les économies nationales. Selon l'analyse menée (par C. Ake), la globalisation annonce des jours difficiles et exaltants. Elle coïncidera pour l'auteur avec une demande accrue de démocratie entendue comme «une seconde indépendance», c'est-à-dire un désaveu des gouvernants qui jusque-là se sont imposés à leurs peuples.

Vue d'Amérique latine, la globalisation aura comme conséquence pour l'auteur (O. Sunkel), la fin du protectionnisme économique et comme perspective des exigences d'ouverture au marché mondial. Reste que face à la logique du marché et aux déstructurations prévisibles des économies